



PURE

UN FILM DE LISA LANGSETH

SORTIE LE 28 SEPTEMBRE

www.ascdistribution.com

DIAPASON







PURE

UN FILM DE LISA LANGSETH

(Till det som är vackert)

Suède - 2010 - 98 minutes

DISTRIBUTION ET PRESSE

ASC Distribution- 52 rue de Montreuil 75011 Paris

tél: 01 43 48 65 13- ascdis@orange.fr

www.ascdistribution.com

SORTIE LE 28 SEPTEMBRE

Synopsis

Vivant dans une banlieue difficile de Göteborg, Katarina, 20 ans, n'a jamais réussi à garder longtemps un travail. Un jour elle découvre le Requiem de Mozart et devient passionnée de musique classique.

Dans le but d'atteindre cette beauté "pure" et de se recréer une identité, Katarina trouve un emploi de réceptionniste dans une salle de concert. Ce nouveau monde s'avère empreint de codes et de luttes de pouvoirs.

La Réalisatrice

Lisa Langseth, 35 ans, est née et vit à Stockholm. Diplômée de l'Université du Film, de la Radio, de la Télévision et du Théâtre de Stockholm, elle étudie aussi le drame et l'écriture à l'Institut Dramatique. Avant cela, elle a étudié la Philosophie à l'Université de Stockholm. En 2004 au Théâtre Royal, Noomi Rapace, qui n'est pas encore la vedette de la trilogie *Millenium*, interprète le rôle principal de la pièce de théâtre "*Den älskade*" (*L'Aimé*) écrite et mise en scène par Lisa Langseth. Cette pièce de théâtre est l'inspiration directe du film qu'elle réalise en 2010 "*Till det som är vackert*" (*Pure*). *Pure* a été sélectionné et récompensé dans de nombreux festivals internationaux. (Pusan, Gand, Mannheim, Berlin...)

Alicia Vikander (Katarina)

De la danse classique au théâtre musical puis au cinéma, Alicia Vikander, née à Göteborg en 1988, a fait son grand début à l'écran dans *Pure*, de Lisa Langseth, Prix Flash Forward au Festival de Pusan en 2010. Le rôle de Katarina dans ce film lui a valu le titre de meilleure actrice aux Guldbagge 2011 (équivalent suédois des César), et le prix "*Shooting Stars*" au festival de Berlin cette année, comme avant elle Mélanie Laurent ou Jérémie Rénier. Plus récemment, elle a interprété un premier rôle dans "*Crown Jewels*" d'Ella Lemhagen (2011). Elle s'apprête à tourner à Hollywood dans le nouveau film de Sergueï Bodrov "*The Seventh Son*" aux côtés de Jeff Bridges.

Du calme, à la différence des post-modernistes, je ne crois pas à une dissolution du moi.

Lisa Langseth émet un petit rire tout en picorant sa salade César. À ce moment-là elle me plaît énormément. J'aime son attitude ironique vis-à-vis de la "dissolution du moi" et qu'elle mentionne ainsi les philosophes et leur théories. Le metteur en scène de théâtre, et à présent de cinéma, Lisa Langseth, n'a pas honte d'être une intellectuelle. J'apprécie. Elle a de grandes idées et se pose de grandes questions. Jusqu'à quelles concessions peut-on aller pour se faire accepter? Qu'est-ce que le pouvoir? Qu'est-ce que l'identité?

Beaucoup de ses oeuvres parlent de tout cela, en particulier son premier long-métrage, *Pure*, qui sortira sur les écrans à la rentrée. Il s'agit d'une adaptation de la pièce de théâtre *L'Aimé*, qu'elle a montée en 2004 au théâtre Elverket à Stockholm. Lisa Langseth en a écrit le scénario et l'a mis en scène. Le film parle de Katarina (Alice Vikander) qui, à 20 ans, découvre la musique classique, et, à sa grande surprise, son goût pour celle-ci. Cette musique l'attire comme le monde élitiste et un peu snob de cette culture distinguée. Katarina entame une relation amoureuse avec le chef d'orchestre Adam (Samuel Fröler), un homme marié, et poussée par son désir de rester dans ce monde musical qu'elle vient de découvrir, elle s'invente une nouvelle identité en mentant sur son passé.

Le film et la pièce de théâtre sont deux oeuvres totalement différentes, affirme Lisa Langseth. L'intrigue est la même, mais la pièce est un monologue qui se passe entièrement dans la tête de Katarina, dans un monde qui ne correspond en rien à la réalité. C'est difficile à rendre au cinéma, et j'ai dû réinventer la structure.

Avant de monter *L'Aimé* au théâtre Elverket, Lisa Langseth s'était déjà fait un nom dans le monde du théâtre en tant qu'auteur et metteur en scène de plusieurs pièces. Avec en moyenne une pièce par an depuis l'âge de 20 ans, ce qui est admirable. Elle en a aujourd'hui 33 et quand je la vois manger sa salade, elle me fait l'effet d'être quelqu'un de calme et réfléchi. Elle a de grands yeux noisette, son regard est doux. Elle prend son temps pour répondre à mes questions. Étant donné sa remarquable productivité, je m'attendais à ce qu'elle soit maniaque et hyperénergique, mais elle est d'un calme olympien.

J'ai eu ma première expérience culturelle forte à l'âge de 13 ans en regardant la télé, quand je suis tombée par hasard sur la version cinématographique de la pièce de Stig Larsson, PDG. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi horrible, et je l'ai adoré. J'étais scotchée devant l'écran, bouche bée, et je me suis dit : est-ce qu'on a le droit d'écrire comme ça ? C'était à la fois drôle et terrible. J'ai compris à ce moment-là qu'on peut écrire vraiment ce qu'on veut, et que c'est encore mieux si on invente des choses que personne n'aimerait vivre en réalité. J'aime toujours cette pièce et je l'ai souvent relue. Stig Larsson a su créer des personnages à la fois politiques et psychologiques, dont la psychologie influence sur la politique, et vice versa, je l'admire beaucoup.

Pure se passe à Göteborg, mais ça aurait aussi bien pu être à Stockholm ou Malmö. C'est Göteborg parce que Lisa Langseth a flashé sur la salle de concert de Göteborg. Samuel Fröler y interprète un rôle différent de ceux qu'il joue d'ordinaire.

Le rôle d'Adam est on ne peut plus éloigné de celui que Samuel avait dans le Docteur de l'Archipel. Adam est une personne fondamentalement froide. Il est intelligent, sûr de lui, manipulateur, habitué à obtenir ce qu'il veut et à ce que le monde se plie à sa volonté. Samuel et moi avons travaillé beaucoup pour arriver à ce que le personnage ne paraisse pas seulement comme une ordure. Il a aussi des côtés sympathiques que nous avons réussi à rendre visibles, pour lui donner l'ambivalence que je cherche dans tous mes personnages.

Je ne supporte pas les personnages tout blancs ou tout noirs, je les trouve ennuyeux. D'un certain point de vue, Katarina, la protagoniste du film, est admirable, mais elle est aussi compliquée et difficile à vivre, pour moi elle n'est pas du tout quelqu'un de bon.

La musique classique joue un rôle important dans le film, en particulier le *Requiem* de Mozart, que Katarina découvre par hasard, sur YouTube, et qui finit par l'obséder.

Pour Katarina, c'est comme entrer dans un autre monde, loin de son univers habituel. Elle n'écoute pas comme tout le monde, elle se sert de la musique comme d'une drogue, une forme d'échappatoire. L'orchestre philharmonique de Göteborg joue dans le film et ce sont eux qui interprètent presque toute la musique du film, c'est fantastique pour nous, car ils ont un niveau de tout premier plan.

Katarina ment sur son identité à son nouvel amour. Qu'est-ce qui vous intéresse dans le mensonge?

Je m'intéresse à ce qui forme un être humain. C'est-à-dire en grande partie l'image que vous avez de vous-même. Cette image est façonnée depuis l'enfance de votre position dans la société, votre appartenance à un groupe. Mon travail parle de l'identité dans le sens où on peut sortir d'une situation et entrer dans une autre. Y a-t-il un "moi" véritable ? Qu'est-ce que le "je" ?

Le mensonge peut-il être positif?

Celui qui ne sait pas se transformer est condamné à mort. Mais tout est tellement postmoderne aujourd'hui que c'est presque obscène de parler de "l'âme" ou du "moi". La réponse la plus facile est de dire que l'on peut se transformer et que ce sont les circonstances qui forment le moi. Mais la vraie question est : jusqu'où peut-on aller ?

Vous avez la réponse à cette question?

Non.

Pour Lisa Langseth, la réflexion sur l'identité a commencé quand elle a changé d'école. Elle a grandi à Hjorthagen, une banlieue de classe moyenne au Nord de Stockholm. C'est là qu'elle est allée à l'école primaire et le collège en recevant une éducation ordinaire avec une mère férue de culture et un père salarié. C'était une élève moyenne, qui avait des amis, rien de particulier. Il se trouve que quand elle était au collège, il a fallu rénover son établissement et sa classe a été temporairement transférée au collège Alströmska dans le quartier chic de Östermalm. Ce fut un grand changement pour elle, un vrai choc. Elle n'était alors pas consciente des hiérarchies sociales ou des différences de classes, ou du moins si elle l'était, c'était de manière très floue. Tout d'un coup, elle a été projetée dans un environnement où elle était considérée comme inférieure et elle a dû faire des efforts pour se faire accepter.

Cette expérience m'a influencée énormément. Le contraste entre Hjorthagen et Östermalm était choquant : à la maison on dormait dans le salon sur un canapé lit, là-bas on n'osait à peine s'asseoir sur le sofa de style. Et encore, je ne suis pas issue de la classe ouvrière. J'ai vite compris que l'impression qu'un groupe a d'une personne est déterminante pour se faire accepter ou non. J'ai vite enlevé la marque Rocky de mon blouson en jean H&M pour le faire passer pour un Levis.

Que vous est-il arrivé pendant votre période de collège?

J'ai été prise par la peur. J'avais une trouille terrible.

Vous aviez peur de quoi?

Peur d'être exclue, d'être vue comme une loser, une nulle, une ratée. D'un seul coup, la hiérarchie comptait beaucoup.

Et comment avez-vous réagi?

Je me suis rendu compte qu'il y a des couches sociales et qu'on peut en être exclu ou inclus. Ça n'a pas changé d'ailleurs. Partout il y a des groupes qui fonctionnent chacun avec leur codes et leurs conventions. Personne n'est dupe. Arriver dans un groupe et voir qu'il y a un consensus qui le soude est fascinant. C'est rare de se trouver dans un dîner où les gens ont des opinions diamétralement opposées.

On peut dire que dans votre film, Katarina ment sur elle-même pour faire partie d'un groupe.

Elle ment féroce sur son origine. C'est curieux d'ailleurs que les gens ne le fassent pas plus souvent, c'est tellement facile.

Pure peut être considéré comme une critique de la société de classe. Vous parlez d'une personne qui ment sur ses origines modestes parce qu'elle en a honte.

Oui. En même temps je pense qu'aujourd'hui, les identités sont moins nettes, et que c'est difficile de distinguer par des signes extérieurs l'appartenance à une classe. Quand j'étais petite, on pouvait le faire d'un seul coup d'oeil. Maintenant tout est mélangé, on ne peut pas le déterminer aussi facilement. C'est une liberté. C'est démocratique. Mais on peut aussi regretter l'époque où la façon de s'habiller signifiait quelque chose, c'était plus honnête, porter une crête iroquoise, par exemple, était un message politique. Avant on s'habillait pour exprimer une idée.

Y a-t-il d'autres marqueurs aujourd'hui qui définissent l'appartenance à une classe? L'opéra semble être un des derniers terrains de chasse de la bourgeoisie.

En effet, la musique classique est encore un monde à part.

C'est pour ça que vous avez situé votre film dans ce milieu-là?

En fait, il s'est passé beaucoup de choses depuis que j'ai écrit la pièce il y a dix ans. Mais la musique classique reste un monde fermé et il faut des codes pour s'en approcher.

Comment ça?

On s'en aperçoit quand on discute avec des connaisseurs. Au moment de choisir la musique pour le film, j'ai compris que nous n'avions pas les mêmes références. J'ai demandé une musique " grandiloquente " et on m'a présenté quelque chose qui était tout le contraire. A cet égard, c'est un univers clos, difficile à pénétrer, si l'on en a pas appris les codes.

La musique classique appartient-elle à la bourgeoisie?

À l'élite culturelle, peut-être. Je ne sais pas si leurs rejetons écoutent de la musique classique. Elle est cachée, il faut y être introduit. Je pense que les gens qui en font ont été guidés par leurs parents ou quelqu'un d'autre qui leur a montré le chemin. C'est comme un énorme organisme international qui oeuvre en secret.

Match Point de Woody Allen est sorti plusieurs années après que vous aviez écrit votre monologue. Il y a beaucoup de similitudes, le personnage de Chris Wilton joué par Jonathan Rhys Meyer reconstruit son identité quand il pénètre dans la bourgeoisie. Il efface son passé de la classe ouvrière pour rester dans ce nouveau monde des gens riches et beaux.

J'y ai pensé quand je l'ai vu. J'ai beaucoup d'amis qui ont détesté ce film, mais je l'ai trouvé intéressant, avec la question du mensonge et jusqu'où on peut aller...

Le personnage va très loin, jusqu'au meurtre. Pour continuer à vivre dans le luxe. Vous avez une connexion là, Woody et vous.

Cela me ravit.

Je me souviens que ce film a été critiqué au prétexte que le fait qu'un jeune gars de la classe ouvrière qui aime écouter de l'opéra était invraisemblable.

C'est très intéressant. Cela nous mène à mon personnage qui adore la musique classique. Est-il plausible qu'une jeune fille comme elle, avec ses origines modestes se mette à aimer la musique classique? Katarina la trouve exotique, c'est quelque chose qu'elle n'a jamais entendu avant. C'est un univers qui est si loin de la réalité qu'elle vit tous les jours. Elle doit sentir la même chose que nos parents quand ils ont découvert le rock. C'était quelque chose de nouveau qu'ils n'avaient jamais entendu. C'est pareil. Me critiquer en disant que ce n'est pas crédible qu'une jeune fille se mette à aimer la musique classique est une dévalorisation des jeunes filles. Comme si les jeunes filles étaient incapables de lire certains livres ou d'écouter une certaine musique. Katarina veut lire Kirkegaard, même si cela doit lui prendre du temps. Elle veut découvrir quelque chose de nouveau. L'histoire se situe dans le monde d'internet, de Facebook, de Twitter et de strip-tease sur le web. Mais dans ce monde moderne, il est aussi possible de s'évader dans la musique et la littérature. La question n'est pas "une jeune fille de la classe ouvrière peut-elle aimer la musique classique?" mais plutôt "peut-on aimer quelque chose sans en avoir une connaissance profonde?"

Peut-on aimer quelque chose sans en avoir une connaissance profonde?

Oui, on peut. On a tort de penser que l'on n'aime que ce qu'on a reçu. Qu'un ouvrier ne sache pas apprécier la haute culture. Il était important pour moi de choisir une musique qui puisse toucher un personnage comme Katarina, une jeune fille de 20 ans d'une banlieue de Göteborg qui n'a jamais été en contact avec la haute culture. Qu'elle se passionne pour une musique expérimentale serait peu vraisemblable.

Le Requiem de Mozart, par contre, est facile à aimer, c'est un des plus grands hits de l'histoire de la musique.

Vous parlez aussi de capital culturel. Que voulez-vous dire par là?

Il y a eu une évolution dans les dix dernières années. Quand je faisais mes études à l'Institut dramatique, c'était à la mode de citer Koltès à la récréation, mais je ne pense pas que ça marche aussi bien aujourd'hui, ce qui est un soulagement.

Que fait-on aujourd'hui?

Aujourd'hui c'est devenu presque obscène de dire qu'on aime une forme d'expression culturelle avancée, comme s'il fallait dire que tout est pareil. Qui suis-je, moi, pour dire que quelque chose est mieux qu'autre chose? Si je le fais, je suis considérée comme élitiste. C'est bien dommage. Certainement, la définition de "qualité" est relative dans le sens où elle est liée au moment où on fait ce jugement. Mais affirmer qu'on n'a pas besoin de chercher la qualité revient à céder devant les forces du marché, mais pas devant "la volonté du peuple". Je pense vraiment qu'il y a de l'art plus ou moins bon, de même qu'il y a de la musique pop et rock bonne ou mauvaise. Je suis par exemple profondément convaincue que Black Sabbath est meilleure que Avril Lavigne. Mais c'est à la société de discuter sans cesse pour définir ce qui est bon ou mauvais dans un contexte plus large. On ne peut pas laisser tomber cette discussion seulement parce qu'elle est complexe. Je trouve intéressant que ceux qui crient le plus fort contre la soi-disant "culture élitiste", ce n'est pas le peuple, mais l'élite elle-même qui cherche à être populaire. Il y a quelque temps, j'ai rencontré un

peintre célèbre dans une fête. Il disait qu'il est inutile d'apprendre l'orthographe à l'école et que l'ancien système d'apprentissage est tyrannique et démodé. Avec son bagage universitaire énorme (500 UV), il peut proclamer ça, mais une personne qui arrive sur le marché de travail, sans relations et sans la faculté de s'exprimer dans ce jargon intello qu'il maîtrise autant qu'il le méprise, n'aurait aucune chance de réussir. Qu'est-ce qu'il faut faire alors? Ecrire une chanson de rap et l'envoyer à Pôle emploi? Je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi empressé que lui à démonter la notion de qualité qu'il considérait comme élitiste. Il avait beaucoup de mal à accepter l'idée qu'il faisait partie de l'élite culturelle d'aujourd'hui. S'il a tellement envie de renoncer à son capital culturel, il n'a qu'à travailler dans les services sociaux.

Comment est-ce que le monde de la musique classique s'attaque à la question du capital culturel? Il semble que ça ne bouge pas beaucoup, ou bien...?

Dans le monde international de la musique classique on a contré la menace de sa disparition en sélectionnant de jeunes et beaux chefs d'orchestre qu'on a présentés comme des génies. Nous importons d'Angleterre le chef d'orchestre Daniel Harding qui exprime sa proximité du peuple en se faisant prendre en photo vêtu d'un tee-shirt de footballeur. Avec la légende : "My name is Harding. Daniel Harding" comme s'il était un James Bond capable de tout régler.

Le monde de la musique classique essaie donc de descendre les échelons, parce que c'est mal vu d'avoir un capital culturel, ou bien pour élargir son clientèle!

Dans les deux cas, ce serait dommage. Je pense qu'une société doit avoir différents types d'expressions culturelles, et que ce serait ennuyeux si tout devait être correct, avec une parité hommes-femmes parfaite et pas trop difficile pour ne pas se faire accuser d'élitisme. En plus penser que des gens ordinaires ne veulent regarder que American Idol et l'Eurovision, cela revient à leur manquer de respect. Je suis persuadée que des gens ordinaires savent apprécier la haute culture. Le personnage de Katarina est né de ces réflexions-là. Elle aspire à la pureté ; ce qu'est cette pureté, elle ne sait pas le formuler. C'est la question que pose le film. Et la belle vie dans une salle de concert n'est peut-être pas aussi belle qu'elle l'imagine. Ce que j'aime chez Katarina, c'est qu'elle avance vers ce que l'on attend d'elle en tournant le dos à une fausse image de ce que les jeunes filles de son genre cherchent. Elle se fiche de son poids et elle n'écoute pas Shakira. Elle cherche autre chose. Je pense qu'il y aura d'autres jeunes comme elle dans l'avenir. Les jeunes du futur voudront peut-être plus de stimuli intellectuels. Je pense qu'ils vont avoir la nostalgie de cette qualité qu'on a cru qu'ils étaient trop bornés pour comprendre. En d'autres termes, je ne pense pas que la haute culture soit en train de disparaître, mais qu'elle se cache au coin de la rue pour réapparaître dans une forme plus radicale, actuelle et populaire.

Elle aura quel visage?

Ce sera intéressant à voir. Nos enfants vont peut-être nous accuser d'abêtissement avec la même colère que ma génération a accusé leurs parents de naïveté gauchiste pendant les années soixante-dix. En ce cas, nous serons en mauvaise posture. Vous avez raconté que la pièce L'aimé a été reçue de façon différente par ceux qui l'ont vue et qu'elle a pu mener certains couples au divorce. J'ai trouvé ça drôle. Les femmes et les hommes l'ont perçue différemment ! Des couples se sont disputés après l'avoir vue. Les uns considéraient que Katarina s'était servie d'Adam, les autres que c'est lui qui s'était servi d'elle. S'agissait-il d'obscénité ou d'un amour à la dérive? Ils ne pouvaient même pas s'entendre sur le fait de savoir si c'était une histoire d'amour ou non. Les femmes ont pris parti pour Katarina en considérant qu'elle avait été mal traitée. C'était vraiment intéressant.

Allez-vous provoquer des scènes de ménage avec le film aussi, ou est-il plus direct ?

Non, j'espère qu'il provoquera des disputes.

Interview réalisée par Caroline Hainer pour le magazine SVAR septembre 2010.

Fiche **Artistique**

Alicia Vikander	<i>Katarina</i>
Samuel Fröler	<i>Adam</i>
Josephine Bauer	<i>Birgitta la mère</i>
Martin Wallström	<i>Mattias</i>
Elisabeth Göransson	<i>Agneta</i>
Kim Lantz	<i>Vaktmästare</i>
Magnus Lindberg.....	<i>Nille</i>
Frederik Nilsson	<i>Henrik</i>
Helén Söderqvist Henriksson	<i>Marie</i>
Robert Wetterlund	<i>Jonny</i>
Anna Åström	<i>Cicci</i>

Fiche **Technique**

<i>Réalisation et scénario</i>	Lisa Langseth
<i>Musique originale</i>	Per-Erik Winberg
<i>Directeur de la photo</i>	Simon Pramsten
<i>Montage</i>	Malin Lindström
<i>Direction artistique</i>	Lena Selander
<i>Maquillage</i>	Sanna Göransson
<i>Directeur de production</i>	Christian Sundkvist
<i>Son</i>	Matti Carlson
<i>Cascades</i>	Martin Zetterlund
<i>Photographe de plateau</i>	Mikaël Meisen-Dietmann
<i>Casting</i>	Pär Brundin
<i>Costumes</i>	Sofie Cederström
<i>Production exécutive</i>	Christian Holm
<i>Production</i>	Helen Ahlsson, Jessica Ask
<i>Coproduction</i>	Gunnar Carlsson, Mikael Frisell, Michael Hjorth

**Une production Tre Vänner - 98 minutes - 2010 - Dolby Digital 5.1
35 mm - 1;1,85 - Suède.**





ASC
DISTRIBUTION

52, rue de Montreuil 75011 Paris
T : 01 43 48 65 13 / mail : ascdis@orange.fr
www.ascdistribution.com